

# INTERVIEW

**P. J. HERAULT**

par Damien Dhondt

Vétéran et pilote comme la plupart de ses héros, Pierre-Jean Héraul entra dans la science-fiction après une brève incursion dans le monde de l'espionnage (du point de vue littéraire).

Ses héros, confrontés à une Terre ravagée ou à une puissance écrasante, doivent improviser, que ce soit pour leur survie ou celle de tout un peuple.

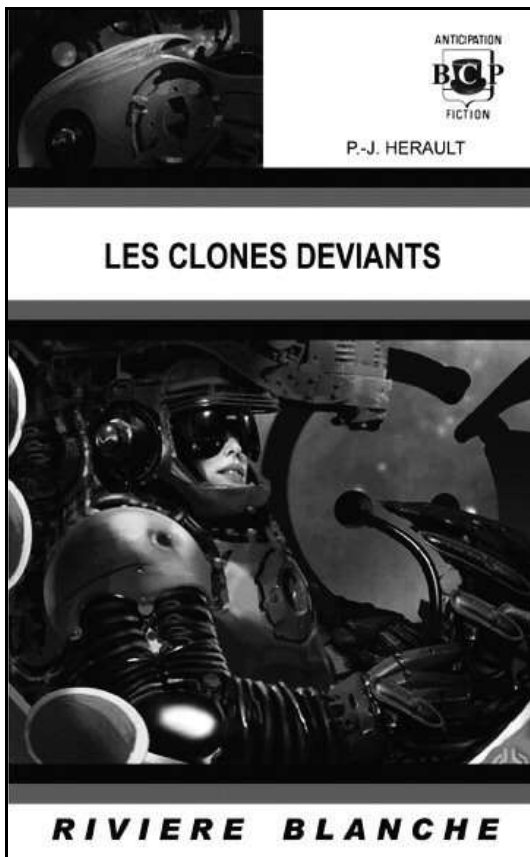
Ses oeuvres :

- Romans d'espionnage : *Réseaux sommeil, Stratégie détonateur, Le Barrage maudit* (Fleuve Noir)
- Cycle de Cal de Ter : *Le rescapé de la Terre, Les bâtisseurs de monde, La planète folle, Hors contrôle, 37 minutes pour survivre, Chak de Palar, Cal de Ter* (Fleuve Noir)
- Cycle de Gurvan (durée de vie des équipages : 61 missions) : *Sergent-pilote Gurvan, Gurvan : Les premières victoires, Officier-pilote Gurvan* (Fleuve Noir)
- Cycle La treizième génération : *Ross et Berkel, Pedric et Bo* (Fleuve Noir)
- *La fresque, Le dernier pilote, Le bricolo, Le raid infernal, La famille, Danger : mémoire, Le loupiot, Hors normes, Le chineur de l'espace, Ceux qui ne voulaient pas mourir* (Fleuve Noir)
- *La fédération de l'amas, Les clones déviants, Régression* (Rivière Blanche)
- *Les ennemis, Criminels de guerre* (Les éditions de l'Officine)

**Damien Dhondt : "Le lieu de naissance est toujours très important dans la vie d'un homme : c'est là que sont ses racines." (Kavan dans *Hors-normes*). Quel est votre lieu de naissance et quelle a été son importance dans votre existence et votre œuvre ?**

P. J. Héraul : Je suis né à Paris. Mais je passais mes vacances dans la famille de mon père au cœur du Marais Poitevin. J'y ai appris à nager. À sept ans je naviguais avec une périssoire. C'est une sorte de canoë très long à fond plat où je naviguais dans des conches de 2 à 3 mètres de large. Se balader seul dans le marais avec la périssoire excite l'imagination, avec des îles de 50 m où paissent des vaches et des chèvres et où de longs serpents traversent la flotte devant vous. C'est comme être dans la jungle où un gosse seul doit s'assumer face à la nature et apprendre à devenir responsable, la périssoire se renversant comme un rien. Ce sont là mes racines, comme d'ailleurs celles de Peter Randa. Ensuite sont venues les études secondaires, puis l'école de journalisme et la fac de droit à Paris.

J'ai accompli mon service militaire pendant la guerre d'Algérie, en zone opérationnelle, en qualité d'officier de réserve. Cela forge un bon nombre de convictions, à commencer par le fait que la souffrance n'a pas de couleur ou de nationalité.



Que l'on doit être responsable, sans limites, de ceux que l'on dirige, de soi, de ses actes mais aussi que l'on est concerné par ce que l'on constate, ce dont on est témoin, ce qui se passe autour de soi. C'est une expérience qui, à 23 ans, marque définitivement un homme. Elle explique aussi la fréquence des soldats et des guerres dans mes romans et la notion de conscience que je considère comme la part la plus importante de l'être humain.

Je n'aime pas trop la violence. Je suis chasseur. Une fois rentré de la guerre d'Algérie, j'ai accompagné ma famille à la chasse. Nous n'avons pas vu un seul perdreau et puis, tout à coup, un vol de ramiers a surgit que nous avons tiré. J'ai fait comme trois ans auparavant, j'ai tiré et achevé le gibier. Puis j'ai ôté les douilles, cassé mon fusil et depuis 59, je n'ai plus jamais tiré un coup de fusil. J'ai horreur des guêpes mais je n'en ai pas tué une seule. J'ai trop vu de violence.

J'ai été journaliste pendant trente-cinq ans. Dans des quotidiens nationaux, d'abord, puis dans un mensuel d'aviation pendant quatre ans, pour me faire plaisir. Et enfin, l'expérience étant venue, dans des hebdomadaires. C'est un métier où l'on apprend à juger les hommes, à découvrir très vite ce qu'ils ont dans la tête mais aussi dans le cœur, à ne pas se laisser abuser par les apparences ; qui fait approcher ce qu'il y a de plus laid dans la société, mais aussi le plus beau ; qui apprend aussi à faire la part des choses et, si on a de la chance, ne pas être irrémédiablement affecté, sali, par ce que l'on côtoie chez les grands de ce monde ou les vedettes dont on parle. Les salaires des journalistes n'étant pas élevés – Poivre d'Arvor n'est pas représentatif de la profession, dans tous les domaines, heureusement d'ailleurs – je me suis décidé un jour à améliorer mes revenus en élargissant la seule activité que je connaissais : écrire.

Et, hasard peut-être, j'y ai pris goût. Au début, des romans d'espionnage, au Fleuve Noir, jusqu'à ce que je me sente prisonnier de ce monde assez trouble, y étouffe et découvre la formidable liberté qu'offrait, à l'époque, la science-fiction. "En ce temps-là", comme disent les gens d'Eglise, on pouvait tout faire en SF. Celle-ci n'était pas enfermée dans le carcan des genres définis par la suite : Space-op, Fantastique, Héroïc-fantasy... On pouvait tout écrire : un polar SF, un roman d'amour SF, un roman politique SF, un roman d'aventures SF, tout. C'était la liberté, la bouffée d'oxygène. C'était avant que ceux qui n'étaient pas capables d'écrire des romans – pas capables d'aligner 250 pages qui se tiennent – entrent dans le fromage, codifient les genres, histoire de se donner de l'importance.

Parallèlement à cela je pratiquais mon autre passion : voler. En planeur, d'abord, puis planeur et avion. Pendant ma collaboration à un mensuel d'aviation, j'ai ainsi volé sur tout ce qui était à la portée d'un pilote privé, en France, y compris le seul réacteur français de la catégorie tourisme, le Sirpa 200, un modèle remis en état par un boulanger. Durant quatre ans, j'étais rédacteur en chef du magazine *Aviation 2000* et j'ai volé sur tout ce qui pouvait voler en France. Il y a environ 400 aéroports en France et je les ai tous fait.

L'été, c'était la plongée en scaphandre autonome, la voile, le ski nautique – merci le club qui n'était pas encore "Med" – l'hiver, le ski, le patin à glace, le vélo-ski. Après le foot, le hand-ball à onze, le volley, le tennis, le cheval et l'escrime de mes années lycéennes, étudiantes et suivantes. J'ai ainsi joyeusement massacré mes articulations et mes os, un peu partout. Rien d'étonnant à ce que, maintenant, je sois périodiquement éclopé.

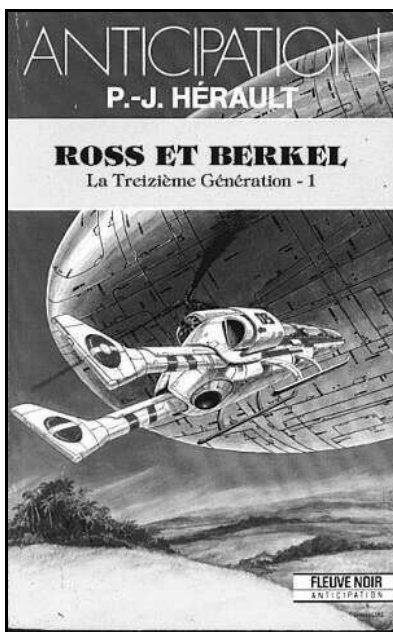
### Comment êtes-vous passé des romans d'espionnage (3 titres) à la science-fiction ?

Des copains journalistes du service de politique étrangère me donnaient des tuyaux qu'ils ne pouvaient pas publier dans le journal. Des affaires dont on connaissait les aboutissants, mais que l'Elysée ou Matignon interdisait de publier. Je les romançais et je déplaçais l'action. Par exemple, mon dernier roman d'espionnage publié – "Le barrage maudit" – évoque Cabora-Bossa au Mozambique où la France était vaguement mêlée, mais c'était l'époque où le Vatican avait des espions armés, des curés qui, comme durant l'Inquisition, donnaient la mort, qui dirigeaient des maquis cathos contre les maquis protestants soutenus par la Chine.

En avril 68, j'ai commencé un 4<sup>e</sup> roman, en mai j'ai été assez occupé, en juin j'ai terminé le bouquin que j'ai donné au Fleuve Noir début juillet. J'imaginai que les Palestiniens prenaient le contrôle d'un pays proche d'Israël comme base de départ, et en août il s'est produit un coup d'Etat en Jordanie où les Palestiniens ont essayé de prendre le pouvoir.

Hussein a reconquis le pouvoir et j'ai reçu du Fleuve Noir une lettre : "vous êtes dépassés par l'actualité". Cela m'a foutu tellement en rogne ! J'en ai eu marre de l'espionnage, un monde dans lequel on était prisonnier.

On était généreux au Fleuve. Tous les mois, je recevais un colis avec les 40 sorties du mois du Fleuve : policier, espionnage et science-fiction. J'ai commencé à lire de la SF comme ça. Il n'y a pas un genre de littérature qui offre autant de liberté que la science-fiction. Richard, le directeur littéraire du Fleuve, était un grand patron, qui avait donné une totale liberté à ses auteurs. Il disait que j'étais inclassable. Mon travail s'apparentait à de la SF et même à de l'héroïc-fantasy. J'étais libre de faire ce qui me plaisait. C'était l'époque où on vendait 15.000 exemplaires.



Je fais toujours la SF qui me plaît mais c'est ce qui fait mon malheur parce que je ne suis pas dans le ton, dans l'esprit de quelques directeurs de collection plus ou moins bidons qui cantonnent la SF. Ils refusent que l'on sorte du moule. C'est pourquoi, après avoir cessé d'écrire pendant dix ans, j'ai beaucoup de peine à remonter la pente. Les éditeurs que je contacte me demandent si je suis Américain. Quand je précise que je suis Français, on me répond formellement qu'on ne publie que des Américains.

Loin des cyber-machines, ma SF s'intéresse aux hommes, à la vie des hommes dans le futur. Entre un homme du temps de Socrate et aujourd'hui, les grandes différences se situent dans la vie courante. La pensée, la jalousie, les problèmes de conscience, l'amour, tout cela existait déjà à l'époque. On ne vivait pas de la même manière, mais je suis persuadé qu'il n'y a pas de grandes différences entre la vie des hommes d'aujourd'hui et la vie des hommes de l'Antiquité.

Je pense que nous vivons les derniers siècles de la famille. Dans *Cal de Ter*, j'avais imaginé que les gosses choisissaient leurs parents avec lesquels ils se sentaient bien. C'étaient des familles reconstituées, avec des frères et sœurs de père et de mère différents. Cela me paraissait beaucoup plus logique, et correspondre à la nature humaine. De même que plus tard j'ai imaginé un mariage à temps. Au lieu d'être marié pour toute la vie, un couple se formait pour deux ans. Si au bout de deux ans ils vivaient toujours dans le même lieu, ils repartaient tacitement pour deux ans supplémentaires. Cela permettait de résoudre les contradictions du mariage actuel mais je n'ai pas résolu le problème des gosses.

Toutes choses confondues, si on veut imaginer l'avenir, il faut imaginer l'éducation, parce que les hommes seront ce qu'on a fait d'eux. Aujourd'hui la famille explose. Les parents ne savent pas comment on élève les enfants. Mais pendant des siècles, des millénaires, on a pratiqué la référence. On copiait les parents, leurs attitudes. Les hommes seront ce qu'on a fait d'eux. Mais aujourd'hui, il n'y a plus de références. Les hommes politiques eux-mêmes ne sont plus des références. Ce sont pour la plupart des escrocs. L'exemplarité a fonctionné pendant 2000 ans. Mais où trouver l'exemplarité dans notre société actuelle ? Pas même chez les politiques qui devraient l'incarner à défaut de nos proches.





Ma compagne prof a des élèves de première n'ayant jamais connu leur père autrement que chômeur. Ces mecs ont renoncé. Si on veut sauver 2000 ans de civilisation, la seule solution est de confier les gosses à quelqu'un à qui on a appris ce rôle. Cela m'a amené à imaginer les Maternas, des espèces de pensionnats. Il n'y a plus de parents. Les enfants sont issus de spermatozoïdes et d'ovules prélevés. En revanche, le côté affectif est absolument nécessaire. Une famille est constituée par tranches de 10 : 5 garçons et 5 filles avec 1 ou 2 éducateurs jouant le rôle de parents et de modèles de référence. Les frères et sœurs des Maternas remplacent totalement nos frères et sœurs actuels.

Aujourd'hui, je pense qu'il n'y a pas de vraies différences entre les réflexions, les cas de conscience, les sentiments des concitoyens de Platon et de Virgile et ceux des hommes d'aujourd'hui. Pas plus qu'avec les hommes qui vivront en 4005. Les thèmes précis de leurs révoltes, de leurs refus, de leurs cas de conscience, s'exerceront dans des domaines différents, oui, mais pas leurs sentiments. Et c'est ce que je tente d'imaginer, de mettre en scène. Comment fonctionneront le cerveau, la conscience de ces hommes-là ? Ce sont les hommes qui sont intéressants, nos descendants à tous, pas spécialement le monde dans lequel ils évolueront. Ce sont les hommes qui sont importants, pas les objets, quels qu'ils soient. En tout cas c'est cela, la SF que j'aime et que j'ai envie d'écrire. Dans quelle catégorie la ranger ? Le rêve, probablement.

**Votre premier pas dans le domaine de la SF a été le Cycle de Cal. Pouvez-vous répondre à une vieille énigme : Que venaient chercher les Loys dans la base ?**



Je n'en sais rien. Cal a pris la précaution de faire un double de l'ordinateur central HI avec ses banques de données, mais pas forcément toutes, car HI a peut-être obéi à des instructions programmées par les Loys pour dissimuler certains faits.

Dans *Le retour de Cal de Ter* l'anthologie des nouvelles qui doit être publiée chez Rivière Blanche, un des rédacteurs a imaginé ce qu'ils étaient venus chercher.

**Peut-on considérer *Régression* comme une nouvelle version de *Cal de Ter* ?**

Non. La régression est due à une mauvaise réaction des habitants du vaisseau à qui la technologie a permis de s'imposer et de créer la religion solaire. Cette entreprise a été mal menée. Ils se sont mêlés à la population. Mais beaucoup d'ambitieux ont voulu devenir des petits chefs et la technologie a végété, aboutissant à une régression.

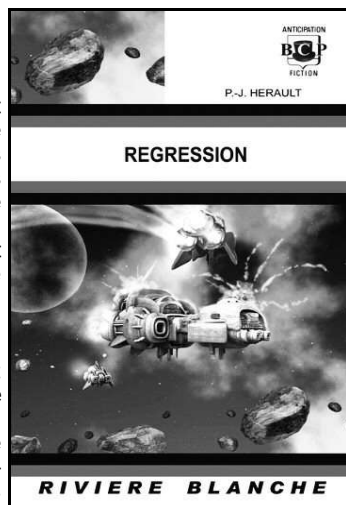
J'ai voulu profiter de la circonstance de cette population en régression pour lui donner un essor un peu différent à celui des hommes issus de la Terre.

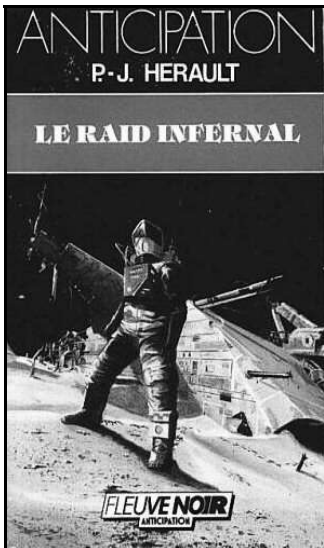
Tout ce qui concerne la médecine, par exemple, l'usage des plantes, l'enseignement de la biologie. L'enseignement en général, en organisant dès le Moyen Age des universités formant des spécialistes, mais aussi des gens allant au loin porter la connaissance pour faire activer le progrès dans tous les domaines.

Mais ce n'est pas comme *Cal de Ter* qui n'intervenait que pour rétablir un peu d'ordre dans l'évolution de la société, lui laissant le choix de sa voie. Ici, dans *Régression*, la population a déjà un passé. Je me suis efforcé d'en tempérer les déviations: la mainmise de la chimie sur la médecine, aux dépens des connaissances des plantes, par exemple.

**L'autre grand cycle est celui de Gurvan. Peut-on considérer que *Le Franzous* est une adaptation du cycle de Gurvan, lui-même inspiré de l'ouvrage *Le Grand Cirque* de Pierre Closterman ?**

Pour Gurvan j'ai voulu, dans les Porteurs, qui sont l'équivalent spatial des porte-avions, recréer Londres durant la seconde guerre mondiale, avec les bars et l'atmosphère des "scadrons" (1) tels que l'a décrit Closterman qui est très compétent dans le domaine littéraire. Je lui ai présenté mon exemplaire du *Grand Cirque* complètement usé. Il a regretté que je n'en prenne pas soin. Je lui ai alors montré sur une page les vingt-deux marques correspondant chacune à une lecture du livre. Évidemment, à partir du *Grand Cirque*, je suis parti dans mon délire spatial.





En revanche, tout ce qui concerne *Le Franzous*, que ce soit l'avion ou bien la vie des pilotes sur les terrains provisoires a été authentifié par un colonel, commandant en second l'antenne air de l'ambassade de Russie à Paris et dont la fille se nomme Arina, nom que j'ai repris pour un personnage du *Franzous*.

**Outre les combattants, on trouve**

**régulièrement des vétérans dans vos romans : (*Le raid infernal*, *Le Loupiot*, *Criminels de guerre*, *La Fédération de l'amas*, *Les Ennemis*)**

*Le raid infernal* est un cas particulier, c'est une espèce de western à la John Wayne.

J'ai volé le terme de "vétérans" aux Américains. En France on dit "ancien combattant" ce qui signifie bien souvent "vieux con". Ils ont fait la guerre 14-18. Mais en les trimbalant à l'occasion des commémorations, on leur fait perdre leur dignité.

C'est utile de voler un mot. Une langue qui, comme le Français, accepte des mots étrangers s'enrichit.

**Je cite *Le Franzous* où le héros commente : "l'Anglais était une langue trop primaire comparée au Français et à l'Allemand"**

Tout à fait ! Le Français mériterait de s'imprégner d'avantage, de supprimer de l'orthographe les doubles consonnes. La grammaire espagnole est d'une richesse fabuleuse par rapport à l'anglo-saxon qui est une langue primaire.

**Avec *La Fédération de l'Amas*, *Les Ennemis*, *Les Clones déviants*, vous avez réalisé trois romans à la suite évoquant les combattants des deux camps cherchant à survivre face à un ennemi commun, ce qui rappelle *Ceux qui ne voulaient pas mourir*.**

Dans *Ceux qui ne voulaient pas mourir*, pour des questions de rendement, les blessés au combat n'étaient pas soignés. C'était pour moi le thème principal. Ils vivaient dans une civilisation futuriste qui en arrivait à un tel manque de sensibilité.

Pour *La Fédération de l'Amas*, je n'ai réalisé qu'après ce que j'avais fait en procurant aux héros des pouvoirs psychiques. La télékinésie, la télépathie, cela allait, mais leur faire utiliser la manipulation mentale était une erreur de ma part.

Il s'agissait pour moi de parler de la conscience des gens. Il faut bien un jour que deux camps en guerre oublient la haine. Dans une armée, quelle que soit l'époque, et même dans le space opera militaire, les sentiments se révèlent.

**Vous avez été officier de réserve durant la guerre d'Algérie. Votre roman *Criminels de guerre* est assez virulent envers les "porteurs de valise".**

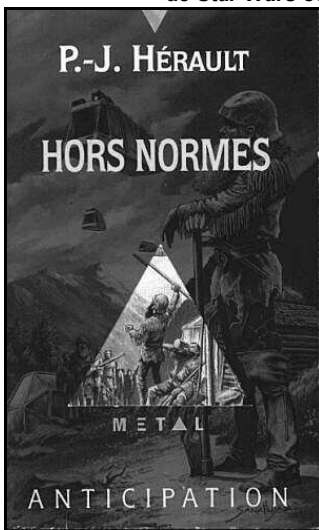
Durant toute ma vie je n'ai jamais rencontré personne ayant parlé de lui-même de la guerre d'Algérie. Les vétérans ont été assimilés aux tortionnaires et mis au ban de la société. Tous les politiciens étaient au courant de cette manipulation à l'échelon national, sans dire que les ordres venaient de France en accord avec le Sénat. Alors que j'étais journaliste, mes patrons ont participé à cette manipulation.

Les "porteurs de valise" étaient des gars ayant de la sympathie pour le FLN. Ils l'aidaient mais continuaient à gagner leur vie en France alors qu'ils la trahissaient. Ils auraient dû partir à l'étranger. Dans *Criminels de guerre* j'ai forcé la dose en évoquant la trahison des politiciens.

**Dans *Criminels de guerre* vous précisez : "toute ressemblance avec des personnages existant ou ayant existé serait purement fortuite". Mais on remarque que le général Powell possède des cheveux crépus.**

Le général Colin Powell est un faux-cul qui a soutenu la mort d'hommes et de femmes (Américains et Irakiens). C'est un truc de dictateur de désigner un ennemi commun pour réunir le peuple.

**L'idée des clones déviants est-elle inspirée des clones de *Star Wars* ou des in-vitro de *Space 2063*?**



Ni l'un ni l'autre. C'est une circonstance prévisible des conflits futurs. On aura besoin très vite d'une génération de soldats clonés à partir d'anciens bons soldats. La production doit couvrir tout le panel militaire : pilotage, technique, infanterie. Mais ils ne sont pas considérés comme des humains normaux qui se sentent supérieurs.

**La déviance est une notion qui apparaît déjà dans *37 minutes pour survivre*, puis *La 13<sup>e</sup> génération* & *Les clones déviants*.**

C'est un thème facile, mis au grand jour par les Soviétiques. Dans le domaine de la république, il s'est produit une déviance depuis Socrate. Le patron c'était le peuple et le dirigeant, le premier serviteur de l'Etat. Les hommes d'Etat gouvernent à

présent le peuple.

**À un moment donné, le personnage principal de vos romans va être conduit à une révélation ou prise de conscience. À partir de ce moment, le personnage devient-il un héros?**

Il devient un héros par les circonstances qui changent son destin. Je n'aime pas écrire sur Superman. Mon héros c'est le pékin moyen qui change malgré lui.



Parmi les thèmes récurrents, on observe la vie en pleine nature : vos héros se retrouvent souvent en dehors de toute civilisation (quand ils se retrouvent dans un vaisseau spatial, on attend le crash). De même la proximité de la mer semble importante, que ce soit pour des raisons pratiques ou psychologiques pour les derniers romans.

J'ai un besoin de la pleine nature. De même j'ai un besoin viscéral de voir la mer. J'ai acheté une maison dans les Landes à 3 kilomètres des côtes. Mais ces ... (censuré)... de dunes m'empêchent de voir la mer.

**La dernier pilote évoque la vie d'un pilote volant au-dessus d'une France dépeuplée où les seuls rescapés sont ceux possédant le groupe sanguin AB+. Or certaines populations (par exemple la Russie ou le Japon) ont une proportion élevée du groupe sanguin AB+ par rapport à la France d'où un nombre de survivants plus élevé dans ces pays.**

*La dernier pilote* c'était la restitution d'une époque vécue par des pilotes privés. Nous n'étions pas prisonniers de l'administration. Maintenant on ne peut plus se poser dans un champ ou sur une plage.

À l'époque, je me renseignais assez peu. Actuellement je me renseigne pour décrire la grande migration de l'humanité dans l'espace. Mais se pose la question de la distance et de la vitesse. Un scientifique vietnamien a découvert des vents cosmiques. Il a très clairement vulgarisé le sujet qui permettrait à des navires d'y pénétrer comme les navires à voiles entraient dans les alizés.

### Quelles sont vos prochaines parutions ?

J'écris trois romans par an. Je suis publié par l'Officine et Rivière Blanche qui publient un de mes titres chaque année. Mais j'ai besoin d'un autre éditeur. J'ai contacté 64 éditeurs francophones.

Pour *Millecrabes*, un éditeur canadien m'a répondu personnellement : "Le texte est trop long. Il faudrait le couper en deux volumes. Mais si votre premier tome ne se vend pas, je suis obligé par la loi de publier le second". Dans cette uchronie de 1600 pages j'ai beaucoup investi dans une guerre avec beaucoup de combats aériens et en relatant l'angoisse d'une population occupée.

Mon copain François, que j'ai connu en douzième et avec qui je me suis retrouvé sur le même banc en fac de droit, était d'une famille qui possédait dans le Marais Poitevin un donjon, la ruine d'une maison médiévale dont le nom était Millesouris d'où le nom que j'ai transposé en Millecrabes. Le point de divergence de cette uchronie avec l'Histoire c'est qu'après la bataille de Borodino contre l'armée tsariste, Napoléon ne poursuit pas vers Moscou mais se dirige vers le Sud, Kiev et la Mer Noire.

En février, l'Officine publie *L'Androcomb* qui doit paraître pour le festival de Nogent sur Marne. C'est un texte que j'avais commencé il y a dix ans et que je viens de terminer. Le titre est une contraction d'androïde de combat. Ce roman évoque l'amitié entre des gens dissemblables, la différence et la conscience humaine au sein d'un contexte guerrier.



ANTICIPATION  
**BCP**  
FICTION

COLLECTIF  
P.-J. HERAULT

## LE RETOUR DE CAL DE TER



## RIVIERE BLANCHE

Il s'agit d'un homme manipulé génétiquement et d'un homme banal, pas du tout un héros. Celui-ci est placé, par hasard, dans la position d'un témoin d'une bavure et chaque camp veut le capturer.

*Quand il ne reste que l'honneur* traite du désespoir d'un soldat enrôlé de force dont tous les repères moraux qu'il a appris s'effondrent et qui doit s'en trouver un autre pour rester debout, ne pas devenir une ordure. Il ne lui reste que l'honneur : dernier refuge de la morale.

**"Quand on était gosses en Materna, parfois un éducateur nous lisait, ou nous racontait une histoire. Et nous, ensuite, quand elle nous avait plu, on y repensait, on imaginait des suites, notre suite à chacun" (*La Fédération de l'Amas*). La plupart des romans laissent une fin ouverte. Avez-vous envisagé une suite pour chacun de vos titres ou séries?**

La fin reste ouverte. Je considère que la SF c'est le genre littéraire du rêve. L'essai c'est intellectuel. La biographie est une recherche. Le roman c'est du rêve. Mon boulot c'est de faire rêver les gens. On leur donne une histoire et le but est de leur permettre de rêver.

(1) équivalent britannique de nos escadrons aériens au sein desquels vola Pierre Closterman l'auteur du "Grand cirque" (33 victoires aériennes homologuées)